

aussi, mais plus encore aux nobles aspirations et au courage qu'ils ont entretenus en eux.

Si donc nous voulons réellement avoir une élite, même une élite spécialisée dans une section quelconque de l'activité humaine, commençons par cultiver et protéger les vertus qui font les familles vigoureuses, ordonnées, respectées. Demandons à l'Eglise d'étendre et d'exercer son influence moralisatrice et fortifiante. Refrénons le dévergondage des mœurs publiques et privées. Sachons accepter et imposer ensuite autour de nous, en autant que nous avons mission et autorité pour le faire, une forte discipline morale, intellectuelle et même physique. Ne perdons pas nos forces, ne dispersons pas notre travail à des riens, ou même à pis que rien.

Instruisons-nous le plus possible, il le faut, mais surtout instruisons-nous bien. Visons à la profondeur et au solide, plus qu'à l'étendue et au brillant. Et souvenons-nous que l'instruction, nécessaire à certaines élites d'ordre plus intellectuel, n'est pas, même pour celles-ci, la première et la plus fondamentale condition de leur excellence et de leur bonne influence: ce sont leurs qualités naturelles et leurs qualités morales.

N'oublions pas que la véritable élite de l'humanité, la plus élevée, la plus idéale, la seule complète, est constituée par la sainteté. Les saints sont ce que notre humanité peut arriver, et, bien entendu, avec le concours de Dieu, à produire de plus beau, de meilleur, de plus véritablement bienfaisant pour les hommes et pour la vraie civilisation.

Ainsi en juge l'Eglise, ainsi en juge Dieu. Personne n'en peut juger mieux ni plus sûrement.

Si cette idée, pourtant bien simple et ordinaire, nous paraît étrange, si avec un peu d'attention nous n'en percevons pas la justesse, c'est que l'idée que nous nous faisons de l'élite dont nous parlons est fausse, ou du moins trop incomplète. C'est que nous n'avons pas assez réfléchi à notre sujet avant d'en parler. En d'autres termes, c'est que nous ne sommes pas encore nous-mêmes de l'élite intellectuelle dont nous croyons être. C'est une surprise qui peut arriver à tout le monde.

* * *

Un autre aperçu de cette même question de l'élite, c'est qu'il ne suffit pas de la former, mais qu'il faut encore, pour l'utiliser, lui permettre d'agir. Et c'est ici que doivent être plus particulièrement intéressés nos hommes politiques et nos guides de l'opinion publique.

Se plaçant au point de vue du progrès industriel, qui paraît occuper trop exclusivement certains hommes publics de chez nous, le Dr Le Bon note ce qui suit en sa *Psychologie politique*. C'est un passage que doivent particulièrement méditer nos orateurs et nos écrivains, qui s'emploient, avec un zèle plus ou moins désintéressé

et plus ou moins aveugle, à gonfler outre mesure les aspirations directrices et les prétentions de la démocratie en général, et du monde ouvrier en particulier.

"Tandis que les progrès scientifiques, écrit donc le Dr Le Bon, amenaient les élites de mentalité supérieure à diriger le mécanisme de la vie moderne, les progrès des idées politiques conféraient de plus en plus à des foules de mentalité inférieure le droit de gouverner et de se livrer par l'intermédiaire de leurs représentants aux plus dangereuses fantaisies.

"Sans doute, si la foule choisissait pour conductrices les élites qui mènent la civilisation, le problème actuel serait résolu, mais ce choix n'est qu'exceptionnel. Un antagonisme qui s'accentue chaque jour sépare la multitude des élites. Jamais ces dernières ne furent plus nécessaires qu'aujourd'hui; jamais cependant elles ne furent aussi difficilement supportées. L'élite intellectuelle pauvre est à peu près tolérée parce qu'ignorée. L'élite industrielle opulente n'est plus acceptée et les lois sociales, édictées par les représentants des multitudes, visent continuellement à la dépouiller de ses richesses.

"C'est ainsi que les sociétés actuelles ont fini par se diviser en classes distinctes dont les luttes rempliront l'avenir.

"Comment concilier de telles oppositions? Comment faire vivre ensemble l'élite, sans laquelle un pays ne peut subsister, et une masse immense de travailleurs, aspirant à écraser cette élite avec autant de fureur que les Barbares en mirent jadis à saccager Rome?" (op. cit. p. 121).

Oui, comment conjurer ce danger, qui naît de lui-même des passions de l'homme déchu, surtout quand tant de journaux et d'exploiteurs du suffrage populaire, de la popularité, s'emploient à l'aggraver, et même à le faire naître là où il n'existe pas déjà?

Ce qu'il faudrait, ce serait sans doute de cesser d'abord d'activer le feu des discordes, des haines, des jalouses, des cupidités; cesser ces appels fous et criminels inspirés par les cupidités politiques. Ce serait ensuite de s'employer à éteindre ce feu destructeur, après avoir cessé de l'alimenter et de l'animer.

Pour cette dernière opération il faut commencer par corriger nos idées fausses, première source du mal. Il faut cesser de tirer l'autorité de la multitude et de proclamer celle-ci la seule directrice autorisée du progrès. Il faudrait aussi nous rappeler quelques autres aphorismes de ce même observateur positiviste que nous venons de citer.

"Un pays gouverné par l'opinion ne saurait l'être par la compétence.—La compétence sans autorité est aussi impuissante que l'autorité sans compétence.—La compétence devient inefficace dès qu'elle est sous les ordres de l'incompétence".

Ce qu'il faut savoir, ce qu'il faut apprendre ou réapprendre, ce sont les vrais principes sur lesquels